

## Laval théologique et philosophique



TILLARD, Jean-Marie Roger, *Chair de l'Église, chair du Christ. Aux sources de l'ecclésiologie de communion. Aux sources de l'ecclésiologie de communion*

Gilles Routhier

Volume 54, Number 1, février 1998

Éthique et corps souffrant

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/401153ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/401153ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Routhier, G. (1998). Review of [TILLARD, Jean-Marie Roger, *Chair de l'Église, chair du Christ. Aux sources de l'ecclésiologie de communion. Aux sources de l'ecclésiologie de communion*]. *Laval théologique et philosophique*, 54(1), 209–211. <https://doi.org/10.7202/401153ar>

fondatrice d'Ahura Mazda. André Motte étudie avec beaucoup d'à-propos « La catégorie platonicienne du démonique » (p. 205-221). Les *daimōn* demeurent pour Platon des êtres intermédiaires (ni vraiment des dieux, ni vraiment des héros) qu'il rehausse au rang d'anges pour sauvegarder la transcendance du divin et la providence de Dieu. Un excellent complément aux travaux de M. De-tienne sur ce thème dans la tradition pythagorienne.

Le volume 16 aborde une série de thèmes qui s'énoncent ainsi : 1) art sacré et esthétique ; 2) expérience religieuse et rites sacrés ; 3) religion et musique sacrée ; 4) lumière, foi et mystique. Les plus originales contributions touchent l'Occident, la Grèce ancienne, Rome, le Moyen Âge chrétien, et la tradition réformée de Calvin. Je note en particulier un bel article d'André Haquin sur l'« Originalité des rites funéraires chrétiens aux premiers siècles » (p. 195-208). J'ai lu avec le plus grand intérêt le groupe de textes portant sur la musique. On y traite successivement de la fonction des instruments de musique dans le culte sumérien (H. Limet), des rapports entre la spiritualité, la raison occidentale et une tradition musicale qui culmine avec les figures savantes de la polyphonie (P. Tombeur), les rapports entre architecture et musique dans la Florence des Médicis (A.-M. Bragard), puis la place de la mise en musique du psautier dans l'actualisation de la Réforme de Calvin (L. Schümmer). Par contre, malgré des remarques pertinentes de M. Delahoutre et de J. Varenne sur les religions de l'Inde, il me semble que le champ des religions orientales reste sous-exploité et aurait pu donner lieu à des contributions plus neuves.

Quant au volume 15, il fournit une traduction limpide, des commentaires et une bibliographie concernant l'Évangile selon Thomas, l'Évangile selon Philippe, l'Évangile de vérité ou *Evangelium veritatis*, l'Évangile selon Marie et l'Évangile des Égyptiens. Y. Janssens ne cherche pas à faire œuvre originale : elle s'inspire pour ses traductions et ses notes des traductions existantes (en particulier de celles qui ont été réalisées par l'équipe de l'Université Laval). Il reste que son initiative répond à un besoin de bonne vulgarisation en ce domaine, et son travail est à mon avis extrêmement précieux.

Les volumes 14 et 15 sont munis d'excellents index qui en facilitent la consultation. Les bibliographies de chacun de ces volumes sont aussi particulièrement soignées et sont faites pour servir de support à de futures recherches. En alliant ainsi vulgarisation scientifique et érudition, cette collection rend de précieux services à tous les fervents d'histoire des religions.

André COUTURE  
Université Laval, Québec

Jean-Marie Roger TILLARD, **Chair de l'Église, chair du Christ. Aux sources de l'ecclésiologie de communion.** Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Cogitatio Fidei », 168), 1992, 168 pages.

Le Père Tillard n'a plus besoin d'être présenté. Sa réflexion en ecclésiologie a acquis une grande notoriété et d'emblée ses ouvrages sont recherchés et recommandés. Son dernier ouvrage est cependant assez distinct des précédents et par son intention et par son format.

D'entrée de jeu, l'auteur présente le motif qui l'a conduit à écrire ce nouveau volume en ecclésiologie. Il s'en explique ainsi : « Après la publication de notre livre *Église d'Églises*, on nous a demandé de poursuivre notre réflexion en approfondissant ce qu'un théologien inquiet appelait notre "présupposé" indémontré, en passe de devenir un nouveau "dogme œcuménique". Est-il exact d'affirmer que l'idée de *communio* [...] est un héritage des premières générations chrétiennes, reçu en commun et fidèlement gardé jusqu'aux grandes fractures qui briseront la chrétienté ? » (p. 7).

Le ton est donné et l'ensemble de l'ouvrage sera marqué par le désir de l'auteur de répondre aux questions qui lui ont été soumises à la suite de la publication de son ouvrage remarqué sur l'ecclésiologie de communion en 1987. L'ensemble de l'ouvrage s'appliquera donc à justifier une position, à l'établir solidement en face d'opposants qui demeurent présents, même dans l'ombre, tout au long de l'ouvrage. Ils réapparaissent d'ailleurs dans la conclusion, désignés sous le nom de « correspondant sceptique » ou encore à la page 77 lorsque, à la note 52, il remet en scène l'acte d'accusation qu'on fait peser sur lui : « c'est le reproche (de capituler devant la tradition orientale et de s'inspirer davantage des théologiens russes émigrés que des propres docteurs de l'Église latine) que certains on fait à nos propres recherches en ce domaine, reproche qui nous semble fondé sur une méconnaissance de la grande Tradition ».

Ce désir de démontrer « que l'idée de *communio* [...] est un héritage des premières générations chrétiennes, reçu en commun et fidèlement gardé jusqu'aux grandes fractures qui briseront la chrétienté » structurera l'ouvrage dans son entier. Le premier chapitre s'attache à établir que l'idée de communion constitue bien « l'héritage des premières générations ». Trois séries de témoignages sont alors cités : les épîtres de Paul, la tradition johannique et les épîtres catholiques. Le deuxième chapitre établira que cet héritage sera recueilli par les Églises des différentes traditions (Orient et Occident), jusqu'aux grandes fractures. La défense procédera en suivant la même méthode : l'appel aux témoins. En plus du témoignage des rites (Occident et Orient), le P. Tillard fera appel à trois témoins représentatifs des grandes traditions théologiques : Augustin pour l'Église latine, Jean Chrysostome pour l'Église d'Antioche et Cyrille pour l'Église d'Alexandrie. Ayant bien établi le lien qui unit communion eucharistique et communion ecclésiale, l'auteur s'emploie, dans le chapitre trois, à explorer la qualité sacrificielle de l'eucharistie et de la vie ecclésiale. Ici encore, la tradition scripturaire et patristique sera citée abondamment, en étant présentée dans un chassé-croisé qui nous fera passer constamment de l'une à l'autre.

Le caractère « apologétique » de l'ouvrage entraînera son auteur, on l'a déjà vu, à le construire suivant un format particulier, ce qui lui donnera un genre spécifique. On est à la limite du genre « dossier », qui accumule les témoignages et s'ingénie à les mettre en scène et à les faire fonctionner de manière à ce qu'ils servent bien la thèse soutenue. Il ne s'agit pas toutefois d'une simple compilation et accumulation de pièces à conviction comme on en trouve par ailleurs. La matière est davantage exploitée et mise en valeur, mais il ne s'agit pas toutefois, comme dans *Église d'Églises*, d'une ecclésiologie systématique. Le livre est d'une autre venue, il est commandé par d'autres impératifs, il adopte un autre genre.

Au-delà de l'intention principale poursuivie par l'auteur (la défense de sa thèse sur l'Église communion) et de ses premiers destinataires (ceux qui lui reprochent de la soutenir), cet ouvrage comporte une autre ambition et trouve un autre public. L'auteur en est conscient et le souligne. En effet, ces questions sur le lien entre eucharistie et Église « rejoignent des prises de position pratiques, voire pastorales » (p. 8). En effet, « des études sérieuses révèlent qu'un nombre de plus en plus grand de catholiques se classant eux-mêmes parmi les pratiquants considère que "la célébration eucharistique" avec la communauté est "utile mais non première", "enrichissante mais non indispensable" » (p. 9). Cet ouvrage prend à contre-pied la dissociation fâcheuse qui devient habituelle entre eucharistie et Église. Ce volume remet les pendules à l'heure et mérite d'être lu et approfondi par les tenants d'une appartenance à l'Église qui fasse si peu de cas de l'eucharistie. Il y a dans cet ouvrage un plaidoyer contre l'individualisme chrétien qui reprend, sous une forme modernisée, les affirmations anciennes suivant lesquelles le christianisme n'insère pas dans une communion, mais ne fait que régler les relations entre un individu (« une âme ») et son Dieu. Au contraire, reprenant et explicitant la Tradition, J.-M. Tillard affirmera qu'« on ne peut être dans le

Christ sans être dans le corps » (p. 38). « L'Église n'est pas la somme des baptisés, mais leur "vie commune", c'est-à-dire leur vie en *communio* » (p. 65) ; ou encore : « Le Corps ecclésial du Christ ne consiste donc pas en une addition de membres, un tout quantitatif » (p. 76). Cela est rappelé avec bonheur à notre Église au moment où on la conçoit comme un centre de services où l'on peut obtenir des rites privés ou familiaux pour sacraliser les étapes importantes de l'existence.

Cet ouvrage permet également de dépasser les équivalences faciles et courantes entre « communion » et « communauté ». Si l'Église est une communion, elle ne prescrit pas forcément une forme de socialisation particulière qui serait la communauté. Elle propose plutôt la « fraternité » ou promeut une forme originale de socialisation, l'assemblée des frères. Telles sont les catégories proprement scripturaires. « L'Église existe en étant *Agapē* » (p. 39). Finalement, la délicate question du « sacrifice », question refoulée ou taboue, et si souvent traitée avec maladresse, est reprise de manière fine et approfondie.

Bref, un ouvrage qui ne sert pas seulement de réponse à des objecteurs ou à un « théologien inquiet », mais un ouvrage qui va à contre-courant de la proposition de l'individualisme chrétien et qui ose reproposer le lien entre eucharistie et Église. Enfin, cet ouvrage, qui s'approche du genre « dossier », permettra à ceux qui ont peu fréquenté les textes patristiques, de se ressourcer à la grande Tradition de l'Occident et de l'Orient.

Gilles ROUTHIER  
*Université Laval, Québec*

**Gilles VOYER, Qu'est-ce que l'éthique clinique ? Essai philosophique sur l'éthique clinique comme réactualisation de l'éthique aristotélicienne.** Montréal, Artel-Fides (coll. « Catalyses »), 1996, 184 pages.

M. Gilles Voyer, médecin et directeur des services professionnels de l'Institut universitaire de gériatrie de Sherbrooke, publie ici un travail d'abord présenté comme thèse de maîtrise en philosophie à l'université de cette ville. Il faut saluer la parution de ce petit ouvrage, moins parce qu'il apporterait une contribution significative à l'histoire de la clinique ou aux études aristotéliciennes — telle n'est pas sa prétention — mais plutôt parce que sa tentative originale de repenser ensemble éthique et clinique réintroduit dans le débat québécois en éthique appliquée une notion relativement négligée chez nous depuis la Révolution tranquille, celle de prudence. Or le retour à la prudence dans le néo-aristotélisme récent et dans la bioéthique américaine actuelle laissait présager sa « réactualisation » au Québec. C'est maintenant chose faite.

M. Voyer a pour projet de conceptualiser la clinique comme une « manière d'agir », celle du praticien clinicien, de telle sorte qu'elle apparaisse aussi comme un agir éthique : « Cette union de deux manières d'agir est notre objectif ultime » (p. 18). L'auteur divise en conséquence son ouvrage en trois parties. Dans la première il retrace, en s'appuyant sur les travaux de M. Foucault et G. Canguilhem, « la transformation de la clinique » depuis sa naissance au XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. La rupture majeure intervient vers le milieu de notre siècle, et elle exige de penser la clinique autrement que comme une activité diagnostique par observation directe. Cette conception ne vaut plus, affirme l'auteur, car, d'une part, la médiation technologique s'impose maintenant pour voir la lésion et, d'autre part, la normativité propre au cas remplace désormais l'idée de normalité. Une autre conception de la clinique s'avère nécessaire, une conception qui en fasse autre chose que l'application de la science médicale, mais au contraire en reconnaisse le caractère particulariste et pragmatique (p. 55). Selon cette conceptualisation de la clinique comme manière d'agir, le clinicien